

## Journal de Stefano Pasquini (extrait)

*Ce journal est écrit pendant la création de "L'estate.fine", dans un champ cultivé pour l'occasion par Teatro delle Ariette.*

**2 janvier 2004**

Vagabonder  
par les routes du monde  
être un autre

Le vide qui cherche dans les jours. Des yeux, rien que des yeux qui regardent et vivent dans la vie des autres, dans l'amour des autres, dans le travail des autres.

Beethoven me rappelle Tom Waits. De la campagne, dans les terres d'Amérique ou d'Allemagne ou d'Italie, je crois que montent les mêmes notes, les mêmes crépuscules, les mêmes peines de naissances et de morts, de vie, de voyages et de mondes possibles et lointains, parmi les violoncelles et les belles bannières qui flottent au soleil entre les rangées de saules, de peupliers, d'ormes et d'érables mariés à la vie. Pasolini, oui Pasolini. Oui Beethoven et Mozart et Tom Waits et mes mots et les nôtres, humbles, simples, les mots de Paola, les mots d'amour, d'un amour grand, grand comme ses yeux lacs de pleurs et de rire, de vieillards et d'enfants.

C'est elle Pasolini, le monde qui s'en est allé et disparaît et meurt dans les fossés, dans sa voix, sur ses lèvres, dans son corps, des générations d'ancêtres, de mamans et de grands-mères humaines et animales. Elle m'emmène dans les mondes que j'ignore, elle me fait être un autre.

Je la suis, je cours à sa rencontre et par les temps qui courent je cherche, j'essaie de la protéger, de prendre soin d'elle. Mais je suis maladroit. Je cherche et continue parce qu'elle est ma source.

**15 janvier 2004**

L'été. fin  
il n'y aura plus de jours heureux  
Je veux lire à nouveau Oh les beaux jours de Beckett.  
J'ai la sensation que ça a quelque chose à voir, d'une manière ou d'une autre.  
Winnie plantée dans la terre.

**22 janvier 2004**

Les hommes ressemblent aux plantes. J'ai remarqué qu'une même plante, selon le stade de son développement, souffre différemment du gel. La plante toute petite le craint davantage que celle qui grandit et se développe, mais elle le craint moins que celle qui est déjà mûre. Regarde l'épinard qui ne gèle à cause du froid que quand il est déjà mûr.

Moi aussi maintenant je sens bien plus le froid.

Quand un fruit est mûr, il a beaucoup de goût, mais son cycle s'achève. Il tombe malade, pourrit.

De même l'homme mûr, de même le blé doré, de même la pêche parfumée ou la laitue bien fraîche. De même l'été. fin.

Le début de l'été coïncide avec la mort du blé. Le début et la fin ensemble. L'été est la maturité de l'an, d'un âge épuisé d'avoir trop vécu, trop vite et trop intensément. Par les chaudes soirées de fin juin, l'été savoure son triomphe dans le présage de sa fin. Ce léger changement de lumière qui marque le raccourcissement des journées.

Les champs épuisés, après qu'ils ont donné et le blé et les lucioles, attendent le soc qui les retourne et les araignées qui viendront tisser sur les mottes leurs toiles de septembre. Tous attendent épuisés que ça se termine, doucement, dans une blessure de nostalgie. En sueur, étendus, abandonnés les larmes dans les yeux.

La vie m'a conduit là, sur cette butte ronde et pelée, sur cette colline brûlée de soleil. Je ne pleure pas l'hiver. Le printemps, je ne m'en souviens plus, du temps s'est écoulé. C'est l'été, rien que l'été, infini, mort dans le soleil. Vous les jeunes ne pouvez comprendre l'été, vous le désirez et il n'arrive pas.

Nous ressemblons aux plantes, oui, aux plantes. Mais cela ne nous console pas.

***25 janvier 2004***

Écume de neige, dans le bagage léger, être un autre.  
Aujourd'hui il neige pour de bon. Peu. Neige fine, légère. Mais neige qui tient.

***28 janvier 2004***

Il n'y a pas de paradis. Ni au ciel, ni sur terre. Aujourd'hui, il neige. Il neige presque, c'est quelque chose d'autre. Dans le bagage léger. Des cailloux, chaque jour un nouveau caillou. Il finit dans la malle que nous emportons avec nous par les routes du monde. Vers Pasolini.

Tout ce qu'on fait c'est par amour. Il faut expurger le sang noir, de temps à autre. Il faut expurger, mais il n'y a pas de paradis, il n'y a plus de paradis, il n'y aura plus de jours heureux.

Il faut que de l'eau passe et que passe du temps. Il faut que passent les récoltes du blé, les semailles des pois chiches et des haricots, plusieurs fois. Jusqu'au moment où la terre gardera une mémoire différente des corps qu'elle accueille, non plus une mémoire de vivants morts, mais simplement de morts, dissous dans la terre et dans ses mille éléments.

La terre gardera une mémoire pour chaque coup de pioche et chaque blessure de bêche. Ce sera une autre mémoire, celle du temps qui engendre et qui tue et transforme, qui rajeunit et qui vieillit. Chers amis silencieux, vous prenez vos ordres du temps et de l'espace. Il y a une autre vie. Il n'y a pas de paradis. Il y a une autre vie, elle est parallèle à la nôtre. Il y a deux vérités, il y a deux vies, il n'y a pas de paradis. La terre garde mémoire, il n'y aura plus de jours heureux. Mémoire. Je n'oublie pas, ne sais pas oublier, le temps ne meurt pas, le cercle n'est pas rond.

**31 janvier 2004**

Hier nous avons vu le champ. Je n'ai jamais eu de champ en Romagne. La terre est belle, autour il y a des serres à légumes et des restes de cultures de brocoli et de chou-rave. Deux chênes, en face du champ de l'autre côté de la route.

C'est étrange. Hier c'était une très belle journée de soleil et de vent. Il y avait cette lumière. Le vent était froid, il y avait de la boue par terre, il avait plu et les collines étaient toutes blanches de neige.  
C'est donc ça le champ.

**2 février 2004**

Vers Pasolini, à pieds, en silence, à la marge d'un champ.  
Un grand fossé, avec un petit peu d'eau au fond dans l'herbe sèche, presque pourrie au milieu de l'herbe verte, fraîche.

Les hauts roseaux, rares, et tous ceux qui ont été coupés, bruns, jetés à la lisière du champ.

Nous marchons sur le chemin recouvert de gravier rougeâtre. Les flaques sont à moitié gelées. Le soleil fait fondre la boue glacée. Les épaules au soleil, vers une maison.  
Plus de gravier, chemin de terre, mais ce n'est plus que de la boue, impraticable. Le chemin continue en suivant le fossé, vers le fond de la campagne, là où il n'y a plus ni maisons, ni serres, ni routes, ni hommes.  
Rien que terre et ciel.  
Je m'arrête pour regarder la terre et le ciel et le fossé qui s'éloigne.

**8 mars 2004**

Très chers Cinzia et Armando  
Comment allez-vous ? Nous, ici, nous sommes pratiquement ensevelis sous un demi-mètre de neige. Ensevelis. Et demain, on est de nouveau à Milan avec le "Théâtre de terre", jusqu'à dimanche.

Vous êtes en tournée ou vous êtes chez vous ?

Quand on est enseveli dans la neige j'ai envie de pleurer. Ça m'arrive de plus en plus souvent. Et je dois préparer la pâte pour la pizza.

L'autre fois, tandis que j'étais dans les collines blanches de neige, sans ombres, au point qu'il n'y avait plus de limites à ce blanc, j'ai pris un vide d'air, un vide de sens. Il n'y avait plus de théâtre, il n'y avait plus de raison à ça, et ma chère agriculture non plus, ma belle terre, il n'y avait plus trace de la terre et il n'y avait plus de ciel, blanc, comme la neige, disparu lui aussi le ciel de Volterra.

Je ne voyais rien que les squelettes d'arbres ensevelis de blanc. Bois sec, brisé, fléchi.

Je ne voyais et ne sentais rien d'autre que ça, qu'il y a longtemps que je n'avais senti, ce vide silence, crépuscule incolore, repos de paix.

*20 avril 2004*

Demain nous allons à Santarcangelo. Si le temps le permet.

**Stefano Pasquini**  
**Cultivateur et fondateur du Teatro delle Ariette (Italie)**